

Amazighité : la fin de l'inquisition ?

A lors que tous les augures s'accordent pour l'interpréter comme le signe majeur de la fin d'une insupportable inquisition linguistique, de prudents politologues pensent au contraire que la procédure, à l'origine de la constitutionnalité du tamazight, est, à son tour, sujette à caution. C'est que dans les faits renchérissent, à leur tour, les linguistes, rien ne dit qu'il existe une véritable volonté quant à une future parité avec la langue arabe. Or, malgré ce scepticisme foncier ayant douché l'enthousiasme consécutif à la bonne annonce, il s'en est tout de même trouvé des îlots d'optimisme où cette légalisation est déjà vécue comme la consécration posthume de la longue patience d'un certain Mouloud Mammeri.

Figure tutélaire de la longue quête pour une reconnaissance de l'amazighité, l'auteur de *La colline oubliée* demeure assurément la référence la moins suspecte de cette désespérante résistance dont les racines remontent aux années quarante du siècle dernier. Or, au moment où s'ouvre une nouvelle page consacrée à une redéfinition moins sectaire de nos identités où en est-on de la province qui fut la matrice de plusieurs décennies de contestation ? Celle à laquelle le nom du romancier et anthropologue Mammeri est intimement lié depuis la révolte d'avril 1980.

La question est sans doute audacieuse dans la mesure où tout début de réponse déclenche inévitablement la controverse. Il est vrai que les courants culturalistes originels ont vite été contaminés par l'ingérence des paramètres politiques au point de devenir des leviers pour d'autres enjeux. C'est ainsi d'ailleurs que seule la province de Kabylie est devenue le laboratoire singulier de tous les malentendus que les régimes ont sciemment créés.

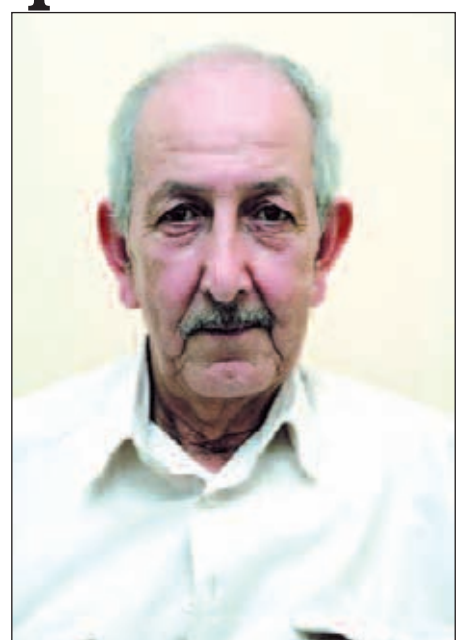
Au fil de la détérioration de ses rapports avec le pouvoir central n'a-t-elle pas fini par devenir un sujet désespérant tant les loufoqueries des personnels politiques, issus de tous les bords, furent à l'origine d'incessantes surenchères ? C'est-à-dire un immense volcan social que l'on a cycliquement réactivé à coups d'insoutenable manipulations. C'est-à-dire un terreau sociologique sans équivalent pour exacerber les marchandages politiques et surtout diffuser une dangereuse rhétorique antinationale.

A son propos, il vaut mieux écrire qu'elle est une géographie humaine où, depuis plus d'un demi-siècle, se joue la même partie d'échecs (sans jeu de mots) entre des pouvoirs politiques globalement tétanisés par des tabous culturels (l'arabité sans partage) et une revendication identitaire à géométrie variable, elle aussi. Une guerre froide permanente avec, parfois, des pics de tension (1963, 1980 et 2001) vite récupérés par la duplicité manœuvrière de la puissance publique. Or, dans ce genre d'hostilités larvées les «normalisations», consécutives aux rapports de force favorables au pouvoir, aggravaient les ressentiments au lieu de les atténuer. C'est que dans l'espace berbérophone, le recours à l'agressivité psychologique est toujours présent par la faute justement d'un pouvoir d'Etat inapte à l'innovation dans sa démarche et de surcroît affaibli depuis des années, par ses propres turpitudes. C'est donc la multiplication des opérations de répression qui fut, paradoxalement, à l'origine de l'érosion de son autorité. Même les tardives initiatives à la suite des événements d'avril 2001 furent vite perçues comme de ridicules ruses. C'est, qu'entre-temps, le pouvoir avait multiplié les allusions peu amènes à l'encontre des courants contestataires.

Il est vrai que ce recours aux voltefaces est parfaitement dans la nature du régime lequel demeure totalement formaté par le jacobinisme au rabais que Ben Bella imposa au pays en 1963. D'ailleurs, l'éternelle dérobade sur la question d'une réelle refondation de l'Etat en dit long sur les pesanteurs idéologiques qu'assume le pouvoir comme autant de gènes héréditaires. Ceux-ci sont justement reconnaissables à travers le syndrome du berbérisme né d'une dérive historique remontant au mouvement national et dont on a fini par l'évoquer sous l'angle de la «maladie infantile» de notre patriotisme. C'est ainsi d'ailleurs que Bouteflika l'avait, quelquefois, rappelé, bien qu'il l'ait fait dans des termes différents.

Avec le recul de plusieurs années (2001-2003), il n'est pas excessif de nos jours d'imputer en partie la pétrification des institutions de l'Etat à une génération de dirigeants eux-mêmes accrochés à des archaïsmes dont ils ne pouvaient savoir qu'ils conduisaient à contre-sens des exigences du siècle.

Agitant des dénis de politicards en mal d'inspiration, ils réprimèrent toute revendication identitaire au point de faire de la berbérité une «identité meurtrière». Bien des années plus tard et quelques dizaines de victimes, l'an 2016 est enfin arrivé pour nous apprendre qu'aucune langue maternelle ne vaut mieux et plus qu'une autre. Après un demi-siècle d'amputation de notre algérianité, le pays s'engage donc officiellement à reconstruire une personnalité fondée sur l'enrichissante altérité. Celle qui a irrigué la singularité civilisationnelle de ce Maghreb central que l'on a pourtant occulté volontairement. Une dissimulation délibérée des origines et le silence de la nuit pour traquer la parole différente n'ont-ils pas constitué la



Par Boubakeur Hamidechi
boubakeur.hamidechi@yahoo.fr

double peine infligée à l'image de l'Algérie. Celle qui a fait de notre existence une histoire inaccomplie, une histoire-échec.

Que le pouvoir politique actuel renonce à une vieille lubie et corrige enfin une hérésie historique en assumant les mea-culpa de ceux qui l'avaient précédé, constitue en soi une excellente contribution au réarmement moral du pays. Cependant, bien des concepts méritent également d'être revus en conséquence. En pensant notamment à ceux qui ne relèvent que de la sphère privée du citoyen, est-il interdit de rêver qu'à l'avenir un nouveau régime aura le courage de briser ce deuxième tabou ?

B. H.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam



Vous n'en êtes pas rassasiés ? Que Dieu vous en donne encore pour un siècle ! Amin !

Lutte contre Daesh. La Grande-Bretagne s'implique en Tunisie. A mon humble avis, elle devrait commencer par s'impliquer à...

... Londres !

Voilà où en est arrivée aujourd'hui l'Algérie. C'est Saâdani qui déroule le programme. C'est Saâdani qui dit ce qui va se passer dans les prochaines heures, jours et semaines. C'est Saâdani qui confirme Sellal à son poste de Premier ministre, le «rassure» en gueulant fort dans la salle que l'actuel patron de l'exécutif ne bougera pas de son fauteuil. Et c'est Saâdani qui ferme la porte de la chefferie du gouvernement au nez de Ouyahia. En ce mois de mars qui hésite encore entre des reliques d'un faux hiver et l'amorce d'un printemps précoce, voilà exactement où nous en sommes. Et très honnêtement, je vais me cantonner pour une fois à un rôle d'observateur aseptisé. Saâdani, OVNI politique vachement identifié, sert d'oracle à un Palais, délivre sur commandes la parole sacrée et allume au-dessus de nos têtes les feux de la signalisation que nous nous devons de respecter scrupuleusement si nous ne voulons pas nous exposer à des «accidents», dans une contrée D.Z connue pour son fort taux d'accidents mortels. Il faut bien que la «classe» politique intègre ce paramètre. Elle aura beau mettre tous ses beaux costards, tenir les plus fouillés des discours, prétendre

à la professionnalisation et la moralisation de ce métier, c'est Saâdani qui la coache et lui dit quand, à quelle heure, elle peut quitter l'enclos pour aller brouter un peu d'herbe dehors, et quand elle doit le réintégrer, le soir. Ne me dites pas non ! Ne m'accusez pas de caricature. Je ne fais que rapporter la toponymie des actes politiques majeurs qui marquent la vie algérienne en ce moment. Et cette toponymie est rendue publique par un seul homme, Saâdani. L'ENA pourra toujours former des femmes et des hommes. Les universités algériennes pourront encore et encore sortir par fournées pleines des bardés de diplômes, de jeunes quadras bourrés de compétences. Les régions pourront faire monter sur Alger leurs meilleurs filles et fils, rien n'y fera ! C'est Saâdani et son engeance qui ont posé le pied sur l'Algérie, comme naguère, en temps de pénurie d'houblon, les «Baggara» posaient le leur de pied sur les cageots de bière dans les bouges malfamés pour signifier que ces mousseuses-là étaient pour leur tablée et pour personne d'autre. Si tout cela ne gêne pas la «classe» politique et l'«intelligentsia», pourquoi, diantre, moi qui ne suis ni classe ni intelligent, je m'en trouverais indisposé ? Pas du tout ! Inchallah encore un siècle de Saâdani et de ses clones pour mener le troupeau à l'abattoir. Mêêê ! Bêêê ! Waf ! Waf ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.